

Le paysan enrichi

Sur les rives de la Gironde vivaient deux seigneurs. Le premier s'appelait Rufus, seigneur de Saint-Ciers. C'était un homme sage et bon, à l'écoute des misères de son peuple. Le second, Marcus, qui possédait le fief voisin de Saint-Caprais, était beaucoup plus cynique. Tous les deux étaient pourtant de très bons amis de longue date. Alors qu'ils étaient jeunes chevaliers, ils étaient partis faire la croisade ensemble. Ils avaient guerroyé côte à côte et, ayant sauvé la vie l'un de l'autre en de nombreuses occasions, ils étaient finalement rentrés sur leurs terres, unis par ce lien profond entre frères d'armes. Malgré leurs différences, ils aimaient se rendre visite pour discuter de longues heures et boire le pot de l'amitié. Outre les récits de leurs exploits qu'ils étaient fiers de se remémorer, ils aimaient philosopher sur les aléas du monde et de la nature humaine.

Un jour que les deux voisins, du haut du donjon de Saint-Ciers, admiraient au loin le soleil étinceler sur le fleuve, leurs regards furent attirés par des paysans qui s'affairaient aux travaux des champs. Sous la chaleur écrasante de l'été, les villageois ne ménageaient pas leur peine. C'était la saison des moissons, et tandis que les uns terminaient de faucher leurs parcelles, les autres gerbaient les blés au fur et à mesure.

La discussion s'engagea alors sur le sort de ces malheureux, dont l'unique ambition était de ne pas mourir de faim. Marcus considérait que leur vie misérable n'était que le résultat de leur propre choix. Selon lui, chacun est maître de son destin, et il n'appartient qu'à soi-même de faire preuve du courage qui lui permettra de prétendre à une vie meilleure. Aussi, le constat que ces hommes préfèrent dépenser leurs maigres revenus à la taverne est pour lui la preuve la plus flagrante de leur faiblesse. En somme, la pauvreté est tout ce qu'ils méritent.

Rufus, au contraire, pensait que réussir dans la vie n'est que le fruit du hasard. Tous deux avaient eu la chance d'être issus de familles nobles, qui depuis leurs naissances leur avaient apporté richesse et prospérité. Les pauvres bougres qu'ils observaient aux champs n'avaient, quant à eux, connu que la misère de toute leur vie. Si les rôles avaient été inversés, s'il leur avait manqué ce coup de pouce du destin, eux-mêmes n'auraient sans doute pas fait mieux. Après tout, au cours de leurs aventures de jeunesse, n'était-ce pas en parti la chance qui les avait fait échapper à la mort ? Et enfin, si les paysans ne pensent qu'à rire et boire à la taverne, c'est encore ce qu'ils peuvent espérer de mieux après une longue journée de labeur. La menue-monnaie qu'ils pourraient économiser ne serait de toute façon pas suffisante pour transformer leurs existences.

Après un long échange sur leurs points de vue opposés, Rufus lança un pari. Il assura que si l'on donnait les moyens à un paysan, il pourrait très bien devenir aussi riche qu'un bourgeois. Marcus lui topa la main et releva le pari. Rufus invita son ami à le suivre, et sur ce, les deux compères marchèrent jusqu'au village en contrebas du château. Ce n'était autre que deux rangées de chaumières, de part et d'autre d'un chemin de terre battue, où les cochons se roulaient dans la poussière. Ils se rendirent à la maison d'un dénommé Garin. Sans être le chef du village à proprement parler, il jouissait d'une certaine influence sur les autres villageois. Disposant d'un pouvoir très limité, c'était néanmoins lui qui décidait des dates des travaux des champs et, comble de respect de ses semblables, c'était encore lui qui prenait la tête des battues aux sangliers. Rufus se dit ainsi que Garin serait le meilleur candidat pour leur petite expérience, et qu'il serait plus à même de lui faire gagner son pari.

Ce jour-là, Garin était chez lui, assis sur un rondin devant sa porte, occupé à réparer et affuter sa faucille. À la vue des deux seigneurs s'approchant de lui, il se leva promptement et découvrit son crâne dégarni de son chapeau crasseux. Rufus pris la parole :

« Dis-moi l'ami, c'est une bien chaude journée pour travailler aux champs. Es-tu malgré tout content de ton sort ? »

Garin, gêné, triturerait la visière de son chapeau tout en baissant les yeux. Il finit par répondre :

« Je ne me plains pas, Monseigneur. J'ai un toit, et assez pour manger.

— N'as-tu jamais rêvé d'avoir autre chose, mon brave, lui demanda Rufus. Ouvrir ton propre commerce, par exemple ?

— Eh bien, à vrai dire... bien sûr que si, Monseigneur, mais je ne peux point. Je n'en ai pas le premier sou.

— Admettons que l'argent ne soit pas un problème. Combien te faudrait-il pour ouvrir une boutique ?

— Oh, Monseigneur... Je pense que dix écus d'or seraient suffisants pour commencer, si seulement... »

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'il vit, à son plus grand étonnement, son seigneur sortir une bourse de sa poche et commencer à compter les pièces d'or.

« Voici, mon brave, les dix écus qu'il te faut pour prendre un nouveau départ. Utilise-les avec sagesse ! Mon ami et moi reviendrons te rendre visite dans un mois. Tu pourras alors nous montrer ta réussite ! »

Et sur ce, Rufus et Marcus s'en retournèrent au château, laissant Garin à sa stupéfaction. Après quelques instants passés à retrouver ses esprits, Garin se mit à réfléchir au meilleur endroit où cacher sa nouvelle petite fortune. Il ne devait en parler à personne, pas même à sa femme, de peur des commérages. Elle ne manquerait pas d'en parler aux voisines, ce qui susciterait des convoitises... Cependant, sa modeste demeure était presque vide, il n'avait aucun meuble ou recoin où y cacher l'or... Rien qu'une vieille ponne, une de ces grandes cuves en terre cuite du pays, que sa femme n'utilisait qu'une fois l'an pour la grande lessive de printemps. Il décida d'y cacher les pièces au fond sous une couche de cendres, sûr que personne ne les y trouverait.

Le lendemain matin, Garin partit travailler aux champs, tandis que sa femme restait à la maison. Mais dans la matinée, un marchand ambulancier vint au village. La femme de Garin avait bien besoin d'acheter du fil, de la laine et du tissu pour rapiécer leurs vêtements troués, mais n'avait pas d'argent pour les payer. Le marchand accepta de les troquer contre le seul objet de quelque valeur qu'elle pouvait lui proposer, c'est-à-dire la vieille ponne. Il la chargea dans sa carriole, et après avoir conclu quelques autres affaires, partit vers le prochain village. Lorsque Garin rentra de sa journée de travail, il fut saisi d'effroi en apercevant que la vieille ponne avait disparu. Fou de rage, il hurla tant qu'il put. Mais il était impuissant, le marchand était probablement loin, maintenant. Sa femme le regarda médusée, n'ayant pas la moindre idée de la raison pour laquelle son mari avait un tel attachement soudain pour la poterie.

Un mois plus tard, comme à son habitude, Marcus vint à nouveau rendre visite à Rufus. Les deux amis se rendirent chez Garin, pour constater l'évolution de ses affaires. Le pauvre Garin, honteux, leur raconta ses misères, que malgré ses efforts il n'avait pas pu retrouver le marchand, et qu'ayant perdu l'argent, il n'avait pas pu réaliser ses projets. À la fin de son explication, Marcus éclata de rire. Pour lui, il était évident que le paysan avait tout inventé.

« Allons, vil gredin, arrête donc de mentir, lança-t-il à Garin. Avoue que tu t'es empressé de tout dépenser en vin à la taverne ! Tu as tout bu avec les autres ivrognes du village ! »

Il savourait sa victoire, y voyant la preuve que le misérable avait mérité son sort. Et se tournant vers son ami, il railla sa supposée naïveté :

« Mon ami, voilà ce que je te disais. Haha ! Tu as perdu ton pari, mais vas, c'est une bonne leçon qui ne t'aura pas couté trop cher. Rentrons, et offre-moi à boire pour ta peine !

— Pas si vite, lui répondit Rufus. Je veux bien croire en son histoire. Pourquoi inventerait-il un mensonge aussi grossier ? »

Il scruta Garin pendant quelques instants, d'un œil méfiant.

« Tiens mon brave, lui dit-il. Voilà à nouveau dix écus. Fais-en meilleur usage que les précédents. Mais prends garde, je ne me montrerai pas aussi généreux la prochaine fois, tâche de les investir sagement. »

Garin le remercia chaleureusement et, sitôt que les deux seigneurs furent repartis, il creusa un trou au fond de sa chaumière et y enterra sa nouvelle fortune.

Mais pour son plus grand malheur, le colporteur était de retour au village. En chemin, la roue de sa charrette avait roulé dans un nid de poule. La ponne s'était brisée sous le choc, laissant s'échapper les pièces d'or que le colporteur ne manqua pas de découvrir. Il avait décidé de rebrousser chemin, appâté par un village dont les habitants cachaient de telles richesses chez eux. Il épiait la chaumière de Garin lorsque les seigneurs interrogeaient le paysan. S'approchant à pas de loup, caché derrière les buissons, il n'avait rien raté de la scène. Il vit Rufus tendre la bourse d'or. Il se précipita à la fenêtre pour épier Garin en train de la cacher. Il resta dissimulé jusqu'à ce que le paysan s'absente pour aller puiser de l'eau à la rivière. Le champ était libre : il pénétra dans la chaumière, déterra l'or à la hâte, et s'enfuit.

Lorsque Garin rentra chez lui, il vit aussitôt le trou vide de la cachette. Il hurla de désespoir, frappa contre les murs et la table, mais il était trop tard. Sa femme le consola, et il reprit le cours de sa misérable vie... jusqu'au jour où, un mois plus tard, Marcus et Rufus étaient de retour pour constater l'évolution de leur pari. Le paysan mortifié fut bien obligé de leur avouer qu'il avait de nouveau perdu l'or, et que sa situation ne s'était en rien améliorée.

Rufus le considéra avec beaucoup de déception et un certain mépris. Il avait voulu donner une chance à Garin, et celui-ci ne s'en était pas montré digne. Il haussa des épaules et s'en alla sans dire un mot. Marcus, quant à lui, se réjouissait de sa victoire :

« Tu n'as que ce que tu mérites ! Je suis sûr que tu as gaspillé tout cet or. Mais tu m'as fait gagner mon pari... tiens, voilà ta récompense. »

Il sortit un morceau métallique de sa poche et lui tendit.

« Ce morceau de plomb s'est détaché de la toiture de mes écuries ce matin. Prends-le. Je suis sûr qu'un idiot comme toi en fera aussi bon usage que de pièces d'or ! »

Penaud, Garin resta debout devant sa mesure, à contempler le morceau de plomb, alors que les deux seigneurs s'en retournaient au château. Désabusé, il repensait à la petite fortune qu'il avait eu en main un mois auparavant, en soupesant machinalement le métal grisâtre. Un de ses amis pêcheurs passait à ce moment-là. Il demanda à Garin pourquoi il faisait cette tête, et ce dernier lui raconta toute l'histoire.

« Je ne peux malheureusement pas faire grand-chose pour t'aider. Regarde-moi, je suis un pêcheur sans filet. Mon dernier filet était déchiré ; je n'ai recousu, mais maintenant je n'ai même plus de quoi le lester. Si je ne trouve rien d'ici ce soir, je raterai la marée, je ne pêcherai rien, et je n'aurai rien à manger. Je venais justement au village, voir si je pourrais emprunter quelques poids. »

Le métal était rare en ce temps-là. Garin lui offrit de bon cœur son morceau de plomb. Il ne voyait pas ce qu'il pourrait en faire, autant le donner à son ami dans le besoin. Au moins il servirait à quelque chose. Le pêcheur, ravi, lui promit de lui rapporter sa plus belle prise en guise de remerciement.

Il courut au port des Callonges et s'empressa de réparer son filet. Il monta sur sa barque et s'éloigna sur l'eau alors que le soleil se couchait. La pêche fut fructueuse ce soir-là. Le premier poisson qu'il prit dans son filet était un maigre de cinq à six pieds de long, un bel animal qui lui demanda beaucoup d'effort à hisser dans sa barque tellement qu'il se débattait. Il attrapa d'autres poissons, plus petits mais en grand nombre. Au bout de quelques heures, il rentra à quai, très satisfait.

Le lendemain, il se présenta devant la chaumière de Garin, un énorme maigrat sur l'épaule, et lui annonça, empli de fierté :

« Comme promis, je t'apporte ma plus belle prise pour te remercier de ton aide. »

Il remit le poisson à Garin qui le déposa sur sa table, et il ordonna à sa femme de le vider et de le fumer. Quelle ne fut pas leur surprise lorsqu'ils découvrirent un superbe collier d'or et de pierreries finement travaillées dans les entrailles de l'animal. Celui-ci l'avait sans doute avalé d'un navire naufragé, au large. Le paysan remercia sa bonne étoile, et garda le collier sur lui jusqu'au soir, avec la plus grande des précautions. Le lendemain, aux premières lueurs du soleil, il se mit en route pour la ville voisine de Pons, où il vendit le collier pour une somme considérable. Dès les jours suivants, il remboursa les vingt pièces d'or à son seigneur. Il lui restait un trésor amplement suffisant pour s'acheter une coquette maison dans le bourg de Mirambeau, où il ouvrit une boutique. Garin était malin, les affaires lui sourirent. Son commerce prospéra pour les années qui suivirent, et il vécut le reste de ses jours dans le confort.

Cependant, il ne parla jamais du poisson miraculeux, pas même aux autres villageois qui se demandèrent quelle bonne fortune lui avait souri. Apprenant la nouvelle, Marcus et Rufus restèrent particulièrement perplexes. Ils ne comprirent jamais comment un vulgaire morceau de plomb avait pu changer la vie de Garin, alors que vingt pièces d'or n'y avaient pas suffi.